



# Les invisibles : vers une phénoménologie des esprits

David Abram

Ecoute plus souvent  
Les Choses que les Etres  
La Voix du Feu s'entend,  
Entends la Voix de l'Eau.  
Ecoute dans le Vent Le Buisson en sanglots :  
C'est le Souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :  
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire  
Et dans l'ombre qui s'épaissit.  
Les Morts ne sont pas sous la Terre :  
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,  
Ils sont dans le Bois qui gémit,  
Ils sont dans l'Eau qui coule,  
Ils sont dans l'Eau qui dort,  
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :  
Les Morts ne sont pas morts.

Ecoute plus souvent  
Les Choses que les Etres  
La Voix du Feu s'entend,  
Entends la Voix de l'Eau.  
Ecoute dans le Vent  
Le Buisson en sanglots :  
C'est le Souffle des Ancêtres morts,  
Qui ne sont pas partis  
Qui ne sont pas sous la Terre  
Qui ne sont pas morts.





Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :  
Ils sont dans le Sein de la Femme,  
Ils sont dans l'Enfant qui vagit  
Et dans le Tison qui s'enflamme.  
Les Morts ne sont pas sous la Terre :  
Ils sont dans le Feu qui s'éteint,  
Ils sont dans les Herbes qui pleurent,  
Ils sont dans le Rocher qui geint,  
Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure,  
Les Morts ne sont pas morts.

Ecoute plus souvent  
Les Choses que les Etres  
La Voix du Feu s'entend,  
Entends la Voix de l'Eau.  
Ecoute dans le Vent  
Le Buisson en sanglots,  
C'est le Souffle des Ancêtres.

Il redit chaque jour le Pacte,  
Le grand Pacte qui lie,  
Qui lie à la Loi notre Sort,  
Aux Actes des Souffles plus forts  
Le Sort de nos Morts qui ne sont pas morts,  
Le lourd Pacte qui nous lie à la Vie.  
La lourde Loi qui nous lie aux Actes  
Des Souffles qui se meurent  
Dans le lit et sur les rives du Fleuve,  
Des Souffles qui se meuvent  
Dans le Rocher qui geint et dans l'Herbe qui pleure.  
Des Souffles qui demeurent  
Dans l'Ombre qui s'éclaire et s'épaissit,  
Dans l'Arbre qui frémit, dans le Bois qui gémit  
Et dans l'Eau qui coule et dans l'Eau qui dort,  
Des Souffles plus forts qui ont pris  
Le Souffle des Morts qui ne sont pas morts,  
Des Morts qui ne sont pas partis,  
Des Morts qui ne sont plus sous la Terre.

La bête et l'adversité



Ecoute plus souvent  
Les Choses que les Etres  
La Voix du Feu s'entend,  
Entends la Voix de l'Eau.  
Ecoute dans le Vent  
Le Buisson en sanglots,  
C'est le Souffle des Ancêtres.<sup>1</sup>

Vivre, c'est danser avec un partenaire inconnu dont on ne peut pas entièrement prévoir les pas, c'est improviser à l'intérieur d'un champ de forces dont on peut sentir les qualités changeantes à travers la peau ou à travers les cellules, mais dont on ne peut pas tout à fait saisir ou posséder la nature ultime par la pensée. L'humanité a co-évolué avec les nombreuses autres formes de sensibilité qui constituent ce monde terrestre, et il ne peut pas être question pour nous d'atteindre jamais une connaissance exhaustive du réel. Car dans la mesure où nous admettons que notre existence n'est qu'une parmi celles des créatures terrestres, nous perdons la prétexte d'un « point de vue du dehors » désincarné qui pourrait finalement percer à jour tous les aspects du monde.

Intégrés corporellement dans le cosmos sensible — charnellement situés dans l'épaisseur du plenum terrestre — nous ne rencontrons le réel que depuis ses propres profondeurs. C'est pourquoi chaque aspect qui nous apparaît en cache d'autres derrière lui. Il y a bien sûr de nombreuses entités dans le monde que nous pouvons nommer — soleil, sol, rocher, ours et oiseau, pleine lune et croissant de lune, nuage d'orage, pluie, rivière. Pourtant, la présence même de ces choses sur le terrain que nous habitons nous-mêmes implique qu'il y a des aspects de chacune d'elles que nous ne voyons pas ; chaque facette visible du monde nous parle de dimensions *non* visibles.

Il n'est pas nécessaire d'invoquer une échelle différente d'existence — comme le domaine subatomique des quarks et des gluons — pour remarquer l'invisibilité du monde. Il n'est pas nécessaire non plus d'en appeler à des dimensions immatérielles ou surnaturelles. Il suffit simplement d'observer le paysage sensuel qui nous entoure concrètement, et les présences ordinaires qui le peuplent. Considérons par exemple le caractère non vu de ce qui est caché *derrière* les choses que nous voyons. Chaque entité opaque oblitère la chose qui est derrière elle, et chacune a sa propre face cachée de nos yeux à ce moment. Nous pouvons changer notre position pour apercevoir cet autre côté, mais alors d'autres facettes se seront cachées, et des présences que nous voyions clairement un instant auparavant auront alors disparu, éclipsées par d'autres devant elles. Nous bougeons, nous nous contournons, mais nous ne pouvons pas nous défaire de cette étrange invisibilité du monde

---

<sup>1</sup> Birago Diop, *Le souffle des ancêtres*. Leurres et lueurs, éd. Présence africaine, 1960.



visible, de cette manière qu'a le monde de se cacher derrière lui-même, et de retenir différentes facettes de notre regard. Dans le sens le plus proche et le plus intime, nous rencontrons cette occultation dans la nature imperçue de l'arrière de notre corps. Dans le sens le plus large et le plus public, nous le sentons par la manière dont l'horizon vaste du paysage visible se cache continuellement, ou tient en suspens le pays derrière lui.

Il y a cependant encore une autre forme d'invisibilité qui prête son mystère au monde visible, un autre mode d'invisibilité lié étroitement à la présence du monde : ce qui se cache à *l'intérieur* de chaque chose que nous voyons. L'intérieur boisé d'un jeune érable, la densité interne d'une pierre ou d'une montagne, la physiologie d'un serpent qu'on vient de déranger et qui glisse à travers les herbes — presque toutes les choses visibles qui nous entourent portent une structure interne qui nous reste cachée, une profondeur que nous ne pouvons voir. Nous faisons intimement l'expérience de cette seconde forme d'invisibilité avec l'intérieur de notre propre corps. Nous pouvons bien sûr *imaginer* cet intérieur, en pensant aux diagrammes rencontrés dans les manuels de biologie ou bien dans les schémas anatomiques du cabinet médical. Ces images ont cependant une qualité d'exposition et de lumière qui semble contraire à la nature sombre et compacte de nos entrailles réelles, ce dont nous n'avons aucune expérience visuelle. Seul le chirurgien (ainsi que le chasseur qui écorche et découpe sa proie pour la manger) entrevoit furtivement cet intérieur obscur qui reste, durant notre vie, presque entièrement soustrait à la vue. Dans le sens large et public, ce second mode d'invisibilité consiste dans la présence cachée de ce qui existe *sous le sol*.

Ces deux modes d'invisibilité — ce qui est caché *derrière* les choses que nous voyons et ce qui est dissimulé à *l'intérieur* des choses que nous voyons — pénètrent de leur énigme le monde quotidien de notre expérience directe. Une énigme qui, malgré tout notre savoir accumulé du fonctionnement du monde, nous maintient dans une relation continue et sensible avec les domaines imperçus. Cette sensation toutefois se dissipe aussitôt que nous pensons au monde terrestre comme si nous n'en faisons pas partie — lorsque nous voyons la nature avec le détachement froid d'un gestionnaire de ressources examinant une carte topographique (ou bien lorsque nous observons un joli « paysage » comme si c'était un décor plat). Le déploiement de la terre perd de son mystère si l'on s'en tient à l'écart. Mais dès qu'on revient à l'immédiat du moment présent, et donc à notre expérience animale continue au milieu de ce monde sensible, alors la platitude se dissout et la *profondeur* énigmatique du monde redevient apparente.

En effet, les deux modes d'invisibilité, ou d'occultation, que nous venons de décrire ont partie liée avec la profondeur. Chacun révèle une signification unique du terme « profondeur ». L'invisibilité de ce qui est caché *derrière* les choses visibles, et donc *au-delà de l'horizon* du paysage visible, est une fonction de la *profondeur horizontale*, celle que les photographes appellent la « profondeur de champ ». C'est cet aspect que nous évoquons en parlant de la relative proximité ou distance des choses perçues.



Par contre, l'invisibilité de ce qui est caché à l'intérieur des corps visibles autour de nous — l'intérieur d'un tronc d'arbre, dans l'épaisseur du rocher, et finalement à l'intérieur de la terre solide elle-même (*sous le sol* du paysage visible) — implique également la profondeur, mais dans ce cas une profondeur interne, *verticale*. C'est cette dimension escarpée que nous évoquons en parlant de la profondeur d'un lac sombre, de la profondeur de la roche mère, ou bien de la profondeur béante d'un abysse.

Ces deux types de profondeur — la profondeur énigmatique des distances et la profondeur attirante des abysses — ne sont évidents et opérants que pour une créature matériellement intégrée dans le paysage qu'elle perçoit, charnellement située au cœur du sensible. Chacun des deux prête son mystère unique à notre monde et fait en sorte qu'il subsiste une *altérité* récalcitrante dans les choses que nous percevons, une certaine résistance du monde terrestre à nos désirs et projets humains.

Bien sûr, il y a d'autres dimensions de l'invisible — les sons, les odeurs ou encore les pensées. Mais alors qu'il est possible d'imaginer un monde visible sans ces différentes dimensions — un domaine visible sans sons ni odeurs, ni pensées — il est proprement impossible d'imaginer un champ visible sans les dimensions invisibles que je viens d'évoquer. Elles sont tout à fait nécessaires à la visibilité du monde.

Il reste cependant une *troisième* forme d'invisibilité, un troisième mode d'occultation au cœur de nos alentours visibles. De concert avec la présence imperçue de ce qui se tient à tout moment *derrière* les choses visibles, ainsi que l'existence non vue de ce qui habite à l'intérieur des mêmes choses visibles, il y a aussi la présence invisible de ce qui circule *entre* les choses visibles — l'air qu'on ne voit pas, l'atmosphère.

Lui-même invisible, l'air est le médium *par lequel* nous voyons toutes les choses visibles. Ici à nouveau, cette troisième dimension d'invisibilité correspond à une espèce particulière de profondeur. C'est le troisième sens de la profondeur, et le plus profond: celle de l'immersion.

Ce sens le plus primordial de la profondeur est la dimension à laquelle nous nous référons lorsque nous sommes pris « dans les profondeurs » de quelque chose<sup>2</sup> — perdus dans les abîmes d'une grande tristesse ou bien immergés dans une tâche qui nous accapare entièrement. Nous sommes pris dans notre activité, dans les profondeurs d'un grand travail aussi parfaitement que les poissons sont enveloppés par l'eau dans la mer. Ou bien aussi complètement que nos corps respirants sont immergés dans, et traversés par, l'atmosphère invisible de ce monde.

---

2 NdT: L'expression anglaise ici est « to be in the depths of something ».



**L'intérieur des choses ;  
l'autre côté des choses ;  
le médium entre les choses**

Les trois aspects de la profondeur correspondent chacun à une forme unique d'invisibilité qui hante le monde visible. Le caractère secret de ce qui repose sous le sol ; la nature inconnue de ce qui attend derrière l'horizon, et les mystères qui se déploient dans l'air invisible.

Pour l'animal humain, il n'est aucun lieu sur terre qui ne soit pas triplement hanté par ces trois invisibles. Cependant, les qualités spécifiques de ces trois dimensions énigmatiques, et les manières précises dont elles s'entrecroisent et s'informent l'une l'autre, sont curieusement différentes dans chaque lieu. Cette conjonction unique d'invisibles, pourrait-on dire, définit le *genius loci*, la puissance particulière de tout lieu.

Il est clair dès lors que sous la perspective de nos corps sensibles, le monde est criblé d'incertitude. Notre expérience la plus immédiate de la terre autour de nous apporte en même temps une conscience de domaines obscurs et ambigus. La visibilité même de notre monde implique dès l'abord une série de dimensions invisibles dont nous pouvons sentir la réalité, mais dont l'invisibilité énigmatique ne peut être surmontée.

Un sentiment du mystérieux et de l'invisible appartient donc intimement à notre expérience de l'environnement matériel. L'invisibilité n'est pas d'abord et avant tout le fait d'un domaine surnaturel *au-delà* du sensuel, mais elle est partie intégrante de notre rencontre avec la nature matérielle elle-même. Alors qu'il existe autour de nous autant de belles choses richement colorées que nous pouvons désigner ou spécifier avec une certaine précision, les relations entre ces choses visibles — leurs manières de s'influencer les unes les autres et de nous influencer — restent cachées. Nous savons que des plantes à une certaine distance les unes des autres échangent du pollen entre elles et qu'elles attirent des insectes et d'autres pollinisateurs qui viennent parfois de loin ; or le vecteur précis de ces échanges et les gradients atmosphériques qui les affectent restent invisibles. La grande abondance d'arbres sur certains terrains semble avoir un effet sur la prévalence et la densité des nuages visibles qui se concentrent au-dessus ; or les tensions et les flux qui provoquent cette influence restent invisibles. Les pluies qui tombent sur le sol de ces nuages semblent nourrir la vie bourgeonnante de ces arbres ; or les chemins précis que cette eau parcourt après avoir disparu dans le sol, d'abord par un maillage de radicelles, puis à travers les racines plus grosses vers le tronc et finalement jusqu'aux feuilles, échappent aux clignements de nos yeux. D'innombrables flux, torsions et tensions structurent et transforment les respirations du terrain que nous habitons ; or la grande majorité de ces flux échappent à notre appréhension directe.



Néanmoins, en vertu de notre entrelacement charnel dans le même champ que ces arbres et ces nuages, nous pouvons parfois avoir l'intuition, ou même sentir, la poussée de ces déploiements qui traversent subtilement notre chair. D'autres flux invisibles peuvent être sentis seulement en tournant notre imagination corporelle vers l'extérieur, en direction des profondeurs volumineuses du paysage vivant.

Alors que ces événements invisibles se font sentir vaguement, nous ne les percevons presque jamais précisément — et par conséquent nous ne pouvons ni les délimiter avec exactitude, ni les définir et encore moins les décrire sans violer leur qualité éphémère, sans falsifier leur invisibilité constitutive. Certes, nous sentons que notre monde est fait de tels déploiements, mais ils ne nous apparaissent que de manière oblique et indirecte, suscitant des tournures de langage volontairement ambiguës.

Il en est ainsi par exemple des multiples « intelligences », « puissances » et « esprits » qui peuplent les discours des peuples indigènes tout autour de la Terre. Chaque communauté qui vit en contact étroit et intime avec la nature non domestiquée reconnaît les innombrables énergies qui s'agitent dans les profondeurs invisibles du sensible, honore ces pouvoirs par des offrandes de propitiation et de louange pour la provision continue de leur subsistance. Pour les cultures dont la dépendance à l'égard de la terre animée n'est pas, ou du moins pas encore, liée à une foule de technologies, les nourritures saisonnières dont elles dépendent ne peuvent être que des dons qui s'offrent depuis le cœur invisible du mystérieux. Les plantes qu'elles consomment émergent doucement *des profondeurs cachées sous la terre*; le bison ou le caribou arrive chaque année *depuis les distances cachées derrière l'horizon*; l'eau qui rafraîchit leur gorges desséchées est alimentée par les nuages qui se matérialisent et se réunissent *depuis les profondeurs invisibles de l'air*.

C'est un malentendu que d'interpréter les « esprits » invisibles honorés par les peuples indigènes à culture orale comme des entités désincarnées et surnaturelles — des fantômes immatériels produits par une imagination naïve et primitive. Les courants et les tourbillons dans l'air invisible sont-ils immatériels? N'y a-t-il pas de matérialité dans ces poussées et ces retraits qui se bousculent dans l'étendue fluide où nous sommes immergés? Ou bien dans un nuage subtil de spores de lichen qui chevauche ces courants comme un tissu de soie transparent? Et la sève qui monte discrètement à l'intérieur du tronc d'un pin ponderosa, ou l'infection qui se répand à travers le corps d'un jeune élan, sont-elles *surnaturelles*? Les « esprits » dont parlent les peuples oraux indigènes ne sont pas des êtres a-physiques; ils sont une manière de reconnaître les innombrables dimensions du sensible que nous ne pouvons voir à aucun moment. Ils sont une manière d'honorer les multiples invisibilités à l'œuvre dans le paysage visible et de rester éveillé, individuellement et collectivement, à de tels aspect énigmatiques du réel. Ils gardent nos sens ouverts à ce qui

est nécessairement caché à la vue, font en sorte que nous restions en relation sensible avec les eaux invisibles qui soutiennent notre vie, les marées impossibles à observer dans lesquelles nous sommes immergés. En tant que telle, une reconnaissance des « esprits » fait partie d'une pratique de l'humilité. C'est une pratique nécessaire pour préserver sa communauté du danger, une manière simple et parcimonieuse de faire mémoire de notre dépendance permanente à l'égard de puissances que nous n'avons pas créées, et dont nous ne pouvons contrôler les activités.

En vérité, c'est seulement nous, de l'Occident lettré et technologique qui avons tendance à construire « l'esprit » comme une entité totalement insubstantielle, tout à fait au-delà de tout corps connu. Le mot « esprit » dérive du latin « spiritus », qui signifiait à l'origine « vent » et « souffle », une étymologie partagée avec le terme français « respiration ». En coupant le terme « esprit » de son origine palpable et terrestre dans le vent, la civilisation alphabétique a transformé un mystère qui était jadis seulement invisible en une altérité totalement intangible, inaccessible à tous des sens corporels. En expulsant ainsi l'esprit de la sphère sensible, la civilisation a privé le monde matériel de ses profondeurs énigmatiques, de ses distances et de ses occultations. Débarrassé de son étrangeté constitutive, vidé de ses obscurités, le monde perceptible pouvait être construit comme une pure présence sans aucune absence, un pur *objet* capable d'être vu, au moins en principe, entièrement d'un coup. Capable d'être *connu*, au moins en principe, dans sa totalité, sans aucune ambiguïtés ni incertitudes. Et nous, les *connaisseurs*, qui planons au-dessus du monde palpable, nous examinons ce grand objet avec le regard impartial d'une pure conscience ou d'un sujet sans attributs physiques ni contraintes.

C'est seulement en prétendant voir le monde de ce point de vue incorporel qu'il apparaît comme une présence totalement déterminée et définissable. A chaque fois que nous parlons de la nature en termes strictement objectifs, à chaque fois que nous considérons le monde sensible comme une accumulation d'événements déterminés et susceptibles de mesures et d'analyses quantitatives, nous nous appuyons tacitement sur cette étrange notion de la nature comme d'un simple plénum qui peut être perçu sous tous les angles à la fois, un plénum dont nous, les *connaisseurs*, sommes nécessairement absents. Certes, notre corps animal peut être inclus dans cette nature mesurable et mécanique, mais notre soi conscient et connaissant ne le peut pas. Nous flottons à l'écart de cette nature, nous observons le monde matériel du dehors.

Cette vue depuis l'extérieur du monde s'est révélée une illusion très utile. Il est cependant évident qu'en *traitant* le monde matériel comme un objet dont nous sommes nous-mêmes absents, nous détruisons rapidement la capacité de cette planète à soutenir notre présence. Les terres arables, forcées de produire toujours plus abondamment, s'épuisent; les eaux, qui ont longtemps servi de dépotoir pour nos déchets industriels, sont remplies de toxines. L'atmosphère ne protège plus



adéquatement des créatures à la peau souple comme nous du feu du soleil. La planète entre de plus en plus dans les frissons de fièvre alors que de plus en plus d'espèces — chacune incarnant un style unique de sensibilité et de conscience terrestre — tombent dans l'abîme béant de l'extinction. Il ne se passera peut-être pas très longtemps avant que notre propre espèce astucieuse les suive.

A moins que nous nous réveillions de ce long délire de détachement spirituel à l'égard de nos corps sensibles et que nous soyons à nouveau inclus dans la respiration du monde. A moins que nous participions à la vaste vie du paysage autour de nous, laissant nos partenaires — les autres êtres — nous guider, eux dont la sensibilité est si richement entrelacée à la nôtre. A moins que nous émergions de notre cocon technologique, que nous libérions nos sens de leur immobilité sidérée, que nous ouvrons nos yeux pour recevoir le reflet du soleil sur les ailes d'un faucon pèlerin qui plane au-dessus des bâtiments de la ville, et nos oreilles aux voix du silence, par-delà l'agitation incessante des mots.

Car ce ne sont pas seulement les enchantements technologiques qui nous tiennent éloignés du monde terrestre, mais des manières de parler et de penser qui sont apparues avec les technologies et qui désormais ont une inertie à elles. Comment maintenir notre intelligence ici, dans l'épaisseur des choses, alors que notre langage ne cesse de nous attirer hors du sensible, alors que nos paroles et notre manière de parler ne cessent de figer les choses, d'éteindre leur dynamisme, de fermer les choses sur elles-mêmes, comme des marchandises fixées et finies ?



Chacun de nous a des moments de clarté sensorielle surprenante, des moments où l'élan de notre cogitation se dissout dans l'éloquence liquide d'un ruisseau en crue après une pluie abondante et dont les eaux écument et tombent à travers les pierres. Mais nous sommes rarement dans un tel état d'alerte animal ; dès que nous nous tournons vers nos amis et que nous commençons à parler, notre langue semble arracher notre attention à l'écume et au flux du moment présent. En tant que personnes lettrées, nous sommes vouées au pli protecteur de la réflexion, où notre langage fait retour sur lui-même. Le sujet parlant dialogue intérieurement avec ses propres mots, les pensées provoquant et s'opposant à d'autres pensées verbales, encore et encore, jusqu'à l'exclusion du vent sur notre peau.

Si nous souhaitons renouveler notre solidarité avec le monde-plus-qu'humain, nous devons apprendre à penser d'avantage en accord avec nos sens animaux. Nous devons réapprendre à parler comme l'animal terrestre que nous sommes. Comment le langage peut-il traduire une conscience renouvelée de cette invisibilité du monde visible, des dimensions invisibles qui structurent la réalité visible qui nous entoure ?

Il a plu longtemps et fort la nuit dernière. En marchant dans le vieux verger ce matin, et traversant les plates-bandes de terre entre les arbres, j'aperçois une petite feuille délicate qui émerge d'une motte, puis en regardant de



plus près, j'en vois une autre, puis encore une autre, et je me rends compte que le sol est perforé partout par de fragiles pousses vertes qui sortent de l'obscurité. Tant de graines ont dû dormir dans le sol sec attendant patiemment la magie de la pluie. Je saisis la branche épaisse d'un pommier et m'y appuie. Elle plie, puis reprend sa position et me remet d'aplomb. Je tends le bras vers une branche plus petite et je tire doucement l'une de ses feuilles ; la branche se courbe comme un arc, puis se rétracte. Je peux sentir la vie vigoureuse dans les feuilles, le muscle souple du bois pénétré de sève qui répond à la torsion des mes propres muscles. C'est comme si le fait de courber une branche d'arbre était un exemple de réciprocité, un échange agréable entre deux vies divergentes.

Plus tard, je monte à pieds sur le flanc de montagne derrière ma maison, marchant d'abord à côté des peupliers d'Amérique, à travers les genévriers et les pins pignons et enfin parmi les hauts pins ponderosa. En face de moi s'élève une colline couverte de genévriers et de pins (à la fois les pignons à aiguilles courtes et les ponderosas à aiguilles longues), une couverture d'un vert profond ponctuée ici et là du vert plus clair d'arbres à feuilles moins élevés. Je me rappelle, depuis l'époque de mes études, que les feuilles caduques ont des cellules à leur surface qui sont sensibles au spectre entier de la lumière visible, et je soupçonne que les aiguilles aient le même don. J'ai appris la chimie complexe de la photosynthèse quand j'étais au lycée, et je l'ai étudiée de manière plus approfondie à l'Université, impressionné par l'efficacité élégante du processus. Pourtant je m'étonne encore : qu'est-ce que cela fait d'être enraciné à un endroit, à siroter des minéraux à travers des filaments de racines qui s'étendent d'elles-mêmes à travers la sombre densité du sous-sol, tout en buvant la lumière du soleil toute la journée par les aiguilles ? Quelle est la *sensation* précise correspondant à cette transmutation de la lumière du soleil en matière ? Nous ne croyons sûrement pas qu'une telle métamorphose se produit sans aucune sensation concomitante, nous ne pouvons pas croire que cette transformation puisse s'opérer sans aucune expérience, quelle qu'elle soit.

Il semble évident que ni les arbres à feuilles caduques, ni les arbres à aiguilles n'ont de système nerveux central, qu'ils sont donc beaucoup moins centralisés que nous dans leur mode d'expérience. Cependant, le fait que les sensations ne soient pas référées à un sujet central de l'expérience n'empêche pas qu'il puisse y avoir des sensations dans les feuilles elles-mêmes. L'expérience, pour la plupart des plantes, est simplement une affaire plus distribuée et démocratique que pour des entités organisées de manière plus hiérarchiques comme nous.

Nous pouvons souhaiter qu'un peuplier soit vide de sensations, et donc qu'un lever de soleil en été ne produise aucune impression dans sa chair. Nous pouvons nous convaincre qu'il n'y a aucune sensation dans ses feuilles qui pourrait distinguer un après-midi d'averses d'un après-midi sans nuages, aucune sensation au bout des radicelles lorsqu'une pluie drue pénètre le sol, ou dans la gaine du

cambium lorsque la sève monte à l'intérieur du tronc, et que tous les changements quotidiens et saisonniers dans le métabolisme d'un arbre se déploient selon une causalité purement mécanique, sans qu'il n'y ait *besoin* d'aucune sensation et dans une complète absence d'impressions (dans une étendue vierge et vacante de matérialité sourde).

Mais une telle idée implique que notre propre capacité d'expérience serait une arrivée soudaine dans le champ de la matière. Elle fait en sorte qu'on ne puisse pas penser notre propre sensibilité comme l'élaboration particulière d'une sensibilité déjà présente dans la matière organique. Elle fait en sorte que notre propre sensibilité ne puisse être vécue comme le déploiement d'une responsivité déjà présente, par exemple, dans les myriades d'entités microbiennes dont les capacités collectives rendent possible le métabolisme des plantes et des animaux. Elle implique que cette conscience soit une puissance qui surgit brusquement dans la réalité corporelle d'ailleurs.

Si toutefois j'admets que cette sensibilité fluctuante et sauvage que j'appelle « moi » naît de ce corps debout qui improvise son chemin à travers le monde, si je reconnais que ma capacité de sentir est portée par l'air qui se faufile dans mes narines, et par les sensibilités multiples qui bougent en moi (par la responsivité des bactéries dans mon ventre, par l'agitation de chacune de mes neurones dans ma colonne vertébrale), alors une nouvelle affinité avec le monde sensible commence à germer. Car à présent, les autres corps que je vois autour de moi, des merles ou des feuilles d'herbe, ou le scarabée irisé qui marche en ce moment à travers ma chemise, tous ces êtres nous donnent les preuves de leur propre sensibilité spécifique.

Les feuilles couleur émeraude qui miroitent comme des papillons sur la branche proche d'un tremble attestent par leur teinte d'une sorte de joie permanente tout autour de la périphérie de l'arbre, une exaltation de la chlorophylle. C'est comme si nos poumons étaient aplatis et répartis sur toute la surface souple de notre peau et que la chaleur du jour amenait par ses picotements une transmutation sur cette surface, comme si nos membranes extérieures étaient pénétrées par les rayons du soleil de l'aube au crépuscule.

En portant mon regard vers le haut, je vois le coteau à travers la vallée à présent comme un champ courbé de sensations, puisque ma peau, à ce moment, sent la verdure mélangée de tous ces arbres comme une extase tranquille qui chevauche la pente. C'est une extase qui me traverse souvent lorsque je reçois l'éclat de cette couleur dans mes yeux, un sommet de doux plaisir qui a *toujours* été là pour moi dans la lueur verte des feuilles et les touffes d'aiguilles, une délectation subtile à la vue du vert (sentie avec beaucoup plus d'intensité lorsque la lumière du soleil se répand à travers les herbes ou les arbres en feuilles) mais dont je suis devenu plus pleinement conscient seulement maintenant, *comme une sorte d'empathie dans les yeux*.

Mais où ce contact empathique a-t-il lieu ? Est-ce que je me glisse hors de mes yeux et plonge à travers la vallée pour rencontrer et sentir le plaisir dans ces aiguilles de pin ? Ou y a-t-il une force qui sort de ces branches et qui enjambe l'épaisseur de l'air pour rencontrer et rejoindre mon corps là où je me tiens ? Je sais seulement que quelque part entre mon corps et ces arbres (et peut-être en tout point entre eux et moi), il y a un contact et une sorte de mélange. Cette simple instance de perception, cette rencontre momentanée à travers l'étendue de la vallée, ne peut pas manquer d'être influencée par l'atmosphère du médium entre nous, encouragée ou obscurcie par les nombreux événements qui se déploient dans cette profondeur invisible, par ses turbulences et tourbillons, par ses condensations et ses remontées d'air chaud, et les périodes de calme frais qui s'ouvrent ou se referment au sein de cette rivière invisible d'air qui roule entre mes yeux et ce flanc de coteau qui respire.

Notre perception des choses autour de nous passe par la médiation de ces invisibles. La réciprocité de notre corps et de la terre est rendue possible par un ensemble de présences qu'on ne voit pas mais qui sont pourtant subtilement palpables, des puissances fluides et fugaces dont nous pouvons sentir la présence toute proche ou dont nous devinons l'influence, bien que ses contours nous restent inconnus. Ces présences que nous sentons se mélangent à nos vies ou nous traversent de manière si discrète qu'on ne peut en rendre compte par la pensée, on ne peut que les reconnaître. Ou bien les honorer d'un simple geste de salutation et parfois de gratitude.

Et donc, si nous souhaitons ouvrir notre attention aux lieux que nous habitons réellement, libérer nos sens pour percevoir la réalité terrestre qui nous porte, il est probable que nous devons accueillir à nouveau les *esprits* dans notre manière de parler.

Chaque fois que nous les évoquons comme esprits, comme puissances ou comme présences (ou, conformément aux traditions orales, comme des fées, des sylphes, des gnomes, des elfes, des trolls, des ondines et autres « petit peuple »), c'est seulement en nous tournant vers ces êtres élémentaires invisibles que nous commençons à relâcher nos sens et réveiller des sensibilités restées trop longtemps en sommeil. En laissant ces phénomènes énigmatiques revenir dans notre discours, en les reconnaissant ni comme des entités objectives, ni comme des expériences purement subjectives, mais (à la manière d'une odeur portée par la brise) comme des réalités ambiguës qui bougent autour de nous et en nous et parfois à travers nous, nous renouvelons la sensibilité participante de nos corps. En parlant des invisibles ni comme des événements éphémères et hasardeux, ni comme des forces déterminées, mais comme des puissances mystérieuses et efficaces qui se font parfois sentir près de nous, nous ouvrons notre capacité d'intuition et de discernement empathique, et nous exhumons la subtilité des sensations qui a été enfouie à l'époque moderne.



Et c'est par de telles sensations subtiles que le paysage vivant affine nos corps et attire nos communautés et nos cultures dans un alignement dynamique et dansant avec la respiration de la terre. Les esprits ne sont pas intouchables ; ils ne sont pas d'un autre monde. Ils sont la manière de parler de la terre locale lorsque nous faisons un pas de recul, à l'intérieur de ce monde.